THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1171



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU





BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

LE

PAYSAN
PHILOSOPHE.

ACTEURS.

Monsieur DÉRIVILLE, *homme riche, âgé de 48 ans.*

Madame DÉRIVILLE, *sa femme, âgée de 40 ans.*

Monsieur JULIEN, *Maître Laboureur, âgé de 45 ans.*

Un PETIT MAITRE, *parent de Monsieur Dériville.*

Monsieur PIANO-FORTÉ, *fameux Musicien.*

Un LAQUAIS.

La scène se passe dans le Sallon de Monsieur Dériville, *& commence à huit heures du soir, en Eté.*

LE

LE PAYSAN PHILOSOPHE.

SCENE PREMIERE.

M. DÉRIVILLE, LE PETIT MAITRE.

M. Dériville.

Oui, mon cher Parent, je veux absolument que vous soupiez ici ce soir, & que vous partagiez, avec moi, le plaisir que me procurera la compagnie que j'attends.

Le Petit Maitre.

C'est, sans doute, quelqu'agréable femme, que je ne connois pas ?

M. Dériville.

Point du tout. Où en trouverois-je de celles-là ? Par état ne les connoissez-vous pas toutes ?

LE PETIT MAITRE.

Il eſt vrai, qu'à moins qu'elle ne vienne de Province, je défie qu'on me montre une jolie femme, un peu bonne compagnie, que je ne la connoiſſe : graces à mes talens de ſociété, je ſais mon Paris ſur le bout de mon doigt.

M. DÉRIVILLE.

Auſſi, n'eſt-ce point dans ce genre que je prétends vous ſurprendre.

LE PETIT MAITRE.

Eſt-ce quelque voix nouvelle, quelqu'aſpirante à début, que vous voulez me faire entendre ? Tant mieux : vous ſavez que j'aime la muſique à la fureur...

M. DÉRIVILLE.

C'eſt mieux que cela : oui, mieux, du moins pour l'utilité que vous en pourrez tirer.

LE PETIT MAITRE.

Ah ! je vous devine. Vous voulez me faire ſouper avec quelque bel eſprit, quelqu'agréable raconteur. Prenez y garde, ces Meſſieurs ont un cercle d'hiſtoires toutes prêtes, hors duquel ils deviennent très ordinaires : j'y ai déja été attrappé.

M. DÉRIVILLE.

Vous n'y êtes pas encore.

LE PETIT MAITRE.

Oh bien ! je renonce à le deviner ; mais, je vous l'avoue, ma curioſité eſt animée, & je reſterai à ſouper pour la ſatisfaire.

M. DÉRIVILLE.

Mon cher Couſin : tout ce que je puis vous dire, c'eſt que vous avez de l'eſprit : vous êtes fait pour avoir quelque jour du bon ſens ; tâchez de prévenir ce moment dès aujourd'hui ; ou profitez, au moins, de celui que vous verrez paroître ſans prétention & ſans faſte.

LE PETIT MAITRE.

Oh ! c'eſt un ſoupé de bons ſens que vous prétendez me faire faire. Eh bien ! par exemple, cela ſera fort amuſant.

M. DÉRIVILLE.

N'en plaiſantez pas : oui, cela vous amuſera, quand ce ne ſeroit que par la rareté du fait. Avec toutes vos graces & toute votre gentilleſſe tenez-vous bien, vous trouverez à qui parler.

LE PETIT MAITRE.

Comment donc, mon cher Dériville..... mais.... vous m'effraieriez ſi je ne connoiſſois pas le monde autant que je le connois : je crois que j'y ai fait mes premieres armes d'une façon aſſez brillante pour n'avoir perſonne à craindre ; & de ce bon ſens dont vous parlez, j'en ai,

ſans vanité, quand on me force d'en avoir : mais dans nos mœurs l'occaſion de l'employer eſt ſi rare, qu'il n'eſt pas étonnant qu'on n'en contracte pas l'habitude.

M. DÉRIVILLE.

Eh bien ! ce ſoir, je vous mettrai vis-à-vis de quelqu'un qui vous donnera des leçons de ce bon ſens, auquel vous n'êtes pas encore habitué, mais dont je vous conſeille de profiter.

LE PETIT MAITRE.

Nous verrons.

SCENE II.

M. DÉRIVILLE, MADAME DÉRIVILLE, LE PETIT MAITRE.

LE PETIT MAITRE.

AH ! Madame, en recevant ma révérence, trouvez bon que je me félicite d'être, ce ſoir, du nombre de vos convives. M. Dériville vient de m'en prier, d'une façon à ne pouvoir m'en défendre. Oui, la curioſité que votre mari m'a inſpirée de connoître la compagnie que vous attendez....

MADAME DÉRIVILLE.

La compagnie que j'attendois eſt contreman-

dée : elle n'iroit point du tout avec celle dont Monsieur est enthousiasmé.

LE PETIT MAITRE.

Comment ?

MADAME DÉRIVILLE.

Quoi ! il ne vous a donc pas mis au fait de l'histoire ?

LE PETIT MAITRE.

Non : je sais seulement qu'il est question de bon sens, de raison...

MADAME DÉRIVILLE.

Du bon sens, si mon mari en avoit un peu, il ne m'auroit pas forcée à faire l'impolitesse de déprier tous les honnêtes gens que j'avois engagés à mon soupé : nous devions même, auparavant, faire de la musique.

M. DÉRIVILLE.

Et pourquoi avoir déprié, Madame, tous ces honnêtes gens ? Est-ce que je veux vous faire souper avec un fripon ?

MADAME DÉRIVILLE.

Non ; mais enfin vous voulez faire les honneurs de votre table à un homme qui n'est point du tout fait pour y être : vous prétendez l'y placer à côté de vous ; l'y traiter comme votre meilleur ami. Tout ce qu'une femme prudente peut faire en pareil cas, est de cacher cette fan-

taisie, ce ridicule, aux yeux des personnes qui se moqueroient de vous, mon cher mari, & qui ne sont point faites pour être ainsi compromises.

M. Dériville.

Oh ! voilà un raisonnement qui est bien digne d'une petite tête de femme : je vous le pardonnerois si vous n'aviez que vingt ans ; mais à votre âge... Ah ! ma chere amie, je suis fâché de vous le dire, vous serez inconséquente toute votre vie.

Madame Dériville.

Allez, M. Dériville, vous ne savez ce que vous dites. A mon âge, on connoît le monde : on suit, on respecte ses usages ; & apparemment qu'au vôtre on radotte...

M. Dériville.

Le compliment est court ; mais pour vous en punir, je vous donnerai la mortification de ne m'en pas fâcher : ces sortes de propos sont de petits revenans-bons du mariage, auxquels il faut s'attendre quand on a habité trente ans ensemble ; ainsi...

Le Petit Maitre.

Si vous voulez que je m'amuse de votre petite altercation, qui peut avoir son mérite, mettez-moi donc au fait, car je n'y entends rien.

MADAME DÉRIVILLE.

Oh bien ! je vais vous dire de quoi il s'agit, & vous nous jugerez. Monsieur a ici, depuis deux jours, le Fermier de sa Terre, franc Payſan, homme de bon sens, à ce qu'il dit, honnête homme, à ce qu'il croit, respectable, à ce qu'il s'imagine. Il vient de l'envoyer à la Comédie Italienne, avec son Secrétaire, dans ma loge. Eh bien ! croiriez-vous que ce bon Payſan tourne la tête à mon mari. Les Socrates, les Platons, les Marc-Aurelles, & tous ces fameux Messieurs de l'Antiquité Greque & Romaine, ne sont rien auprès de cet homme-là. Il veut qu'il mange à sa table tant qu'il sera ici : il le place à côté de lui ; il lui sert les premiers & les meilleurs morceaux : il lui donne le plus beau logement de sa maiſon ; & je ne sais pas comment il n'a pas fait dresser un lit, pour le faire coucher dans sa chambre.

M. DÉRIVILLE.

Ah ! vous m'y faites penser, ce sera pour son premier voyage. Avez-vous tout dit ?

MADAME DÉRIVILLE.

Oui, & je suis lasse de le répéter : cela est du dernier ridicule.

LE PETIT MAITRE.

Cela paroît, au moins, très singulier. Un Fer-

mier n'eſt qu'un honnête Domeſtique, dont la table, quand il vient dans nos maiſons, eſt à l'office, & le logement aux manſardes : voilà l'uſage.

M. Dériville.

Oui, voilà l'uſage, je le ſais comme vous ; mais c'eſt cet uſage que je veux corriger. Un Fermier honnête homme, qui fait bien valoir ma terre, qui, en améliorant le fond de cette terre, en augmente annuellement le revenu, qui répand l'abondance dans le pays, qui vit reſpecté de ſes voiſins, qui ſecoure les pauvres du canton, qui poſſede toute l'expérience & toute la judiciaire qu'il faut pour être l'arbitre eſtimé & conſulté de ſa Province : un Fermier de cette eſpece, eſt l'homme le plus reſpectable que je connoiſſe : voilà l'homme qui a le plus de droits à mon attachement ; & quand un pareil homme viendra me voir à Paris, je ne négligerai rien pour lui prouver mon amitié, & toute l'eſtime que j'ai pour ſa perſonne.

Le Petit Maitre.

Il eſt sûr qu'un pareil homme eſt utile ; qu'il mérite notre reconnoiſſance : mais elle a des limites vis-à-vis de ces ſortes de gens qui ne ſont pas faits pour entrer dans notre ſociété ; leur converſation eſt ſi bornée, ſi peſante...

M. DÉRIVILLE.

Propos de jeune homme : je vous le pardonne. A votre âge, je ne penſois pas mieux de ces bonnes gens ; mais l'expérience m'a corrigé, & m'a appris que, loin que leur converſation ſoit bornée & peſante, il n'y a pas un mot à en perdre. Pour mettre ma chere moitié dans tout ſon tort ſur la façon dont elle penſe de mon homme, il faut entrer dans quelques détails de ce qu'il eſt perſonnellement, & de ce qu'il a fait pour moi.

MADAME DÉRIVILLE *ſe met à travailler à ſon métier de tapiſſerie.*

Oh ! nous allons voir qu'il a fait des miracles.

M. DÉRIVILLE.

Oui, Madame, des miracles, le mot n'eſt pas trop fort. Parlons d'abord de ſa perſonne, & vous verrez que la plus ſaine philoſophie n'a jamais ſi bien réuni la théorie à la pratique, que cet homme-là le fait. Fils unique d'un gros Laboureur qui cultivoit ſes propres terres, ſon Pere le fit étudier, & le diſpoſoit à occuper à la Ville quelque Charge honnête, qu'on obtient aiſément avec de l'argent & une éducation convenable. Son Pere mourut avant que l'acquiſition de cette Charge fut faite. Le jeune homme, doué d'une philoſophie naturelle, ne trouva pas

de plus honnête Charge à occuper que l'état de ſon Pere : il s'en retourna cultiver ſa terre, & remplir, avec activité, l'état de Laboureur ; ce n'étoit pas faute d'eſprit, comme vous le verrez, mais c'étoit par excès de raiſon.

MADAME DÉRIVILLE.

Eh bien ! que ne s'en tenoit-il à cultiver ſon propre bien, ſans devenir le valet d'un autre : il y auroit eu encore quelque choſe d'honnête à cela.

M. DÉRIVILLE.

Le valet d'un autre ! Ingratte que vous êtes, je vous l'ai déja dit, il n'eſt point mon Fermier.

MADAME DÉRIVILLE.

Ah ! vous verrez que c'eſt par amitié qu'il régit votre terre.

M. DÉRIVILLE.

Ne penſez pas plaiſanter ; préciſément ; oui, c'eſt par amitié : il eſt, ſi vous voulez, mon régiſſeur. Mais comment l'eſt-il devenu ? Apprenez, Monſieur, combien je dois d'égards à cet homme ; & condamnez-moi après, ſi vous l'oſez. J'étois ſucceſſivement trompé par des Fermiers qui dégradoient mes terres, &, par ce moyen, à chaque nouveau bail, en diminuoient le prix. Je me tranſportai ſur les lieux, & j'eus le bonheur de faire connoiſſance avec cet homme

qui étoit mon voisin. Content de son patrimoine, il ne cultivoit que le bien de ses Peres. Je me liai avec lui d'amitié. Je lui proposai de prendre ma terre à ferme : il me refusa, disant qu'il n'avoit point l'ambition d'augmenter sa fortune, ni d'être le valet de personne. Je le suppliai d'être, au moins, mon régisseur à tel titre qu'il voudroit. Voici à-peu-près sa réponse : je m'en souviendrai toute ma vie. Votre terre, Monsieur, a toujours été affermée à des fripons, & à des gens mal entendus ; deux moyens qui l'ont dégradée. Je veux bien la régir par amitié pour vous, & pour le bien de mon pays que j'aime ; mais je n'ai point de marché à faire avec vous : le prix de votre dernier bail n'est que de dix mille francs ; votre terre, que je connois mieux que n'a jamais fait aucun de vos Fermiers, doit en valoir quinze. Donnez-moi l'autorité d'un Maître pour la gouverner, & la confiance d'un véritable ami pour en toucher les revenus pendant deux ans seulement ; & au bout de ces deux années, je vous rendrai un compte exact de mon administration ; & je vous apprendrai, j'espere que si les régisseurs vouloient être honnêtes gens, dans toute sorte d'administration, jamais on ne se serviroit de Fermiers : ces especes de Propriétaires postiches sont toujours avides &

indiscrets, & n'ont jamais que leurs intérêts en vue aux dépens de la chose.

LE PETIT MAITRE.

Eh bien ! au bout de deux ans, qu'en résulta-t-il ?

M. DÉRIVILLE.

Au bout de deux ans, le produit de ma terre se trouva monter, tous frais faits, comme il me l'avoit dit, à quinze mille francs par an.

LE PETIT MAITRE.

Peste, Madame, voilà un honnête homme.

MADAME DÉRIVILLE, *à M. Dériville.*

Honnête homme soit ! est-ce une raison pour en faire votre intime, votre ?...

M. DÉRIVILLE, *au petit Maître.*

Un moment, ce n'est pas tout. Je voulus, comme vous entendez bien, lui donner une marque de ma reconnoissance ; & une bourse de cent louis ne me parut pas trop forte pour le payer de ses soins, en le priant de les continuer. Comment l'accepta-t-il ? Le voici : Il m'écrivit : » Monsieur, mes soins & votre attention à les » reconnoître, nous font faire à tous deux une » bonne action. J'ai remis votre bourse de cent » louis, de votre part & de la mienne, au Curé » de notre Paroisse : homme sage & bien inten- » tionné pour les pauvres Habitans du Canton.

» Il me reſte à vous remercier de tout le bien que » l'adminiſtration de cette terre m'a mis à portée » de faire, en employant à des travaux qui pro- » duiſent l'abondance dans le pays, une quanti- » té de malheureux qui n'ont que leurs bras » pour vivre & ſoutenir ſouvent une nombreuſe » famille. Quelle obligation ne vous ai-je pas, » moi-même, de me faire jouir de ce bonheur! » Je continuerai mon adminiſtration tant que le » Ciel m'en donnera la force. Je compte ſur » votre eſtime «.

Oh ! depuis quinze ans ma terre dans les mains reſpectables de cet homme, me produit mille à douze cents francs de plus d'une année à l'autre, & me vaut actuellement, par le compte de la derniere année, vingt-cinq mille livres de rente.

LE PETIT MAITRE.

Madame, voilà qui eſt fort : il faut faire ſouper cet homme-là avec nous. Je veux lui verſer à boire avec tout le reſpect dû à ſon mérite ; la ſerviette ſur le bras, s'il le faut.

M. DÉRIVILLE.

Vous plaiſanterez tant qu'il vous plaira : mais je reſterai perſuadé que je ne ſaurois trop honorer un pareil homme ; & mon eſtime pour lui, n'eſt déja plus, depuis long-tems, l'ouvrage de l'intérêt.

LE PETIT MAITRE.

Je ne sais ; mais, pour moi, un homme qui, comme celui-là, me vaudroit quinze mille livres de rentes, sans le courant, je le regarderois comme un Dieu.

M. DÉRIVILLE.

Non ; mais c'est un homme... plus estimable que bien des gens qui se croient au-dessus de lui. Je vous laisse tenir, sur cela, tous les petits propos que des esprits, comme les vôtres, peuvent imaginer ; car aussi-bien, je craindrois de perdre patience.

(*Il sort dans le jardin.*)

SCENE III.

MADAME DÉRIVILLE, LE PETIT MAITRE.

LE PETIT MAITRE.

VOTRE mari n'entend point raillerie sur son homme. Madame, ce soupé-là pourra être fort plaisant : moi, je veux m'y amuser assez adroitement pour que Dériville n'ait rien à me reprocher ; ils seront tous les deux excellents à persiffler. Qu'en pensez-vous ?

MADAME DÉRIVILLE.

Oh ! je vous en prie.

LE PETIT MAITRE.

Laiſſez-moi faire ; mais avant que cet honnête original arrive, dites-moi, un peu, quelle eſpece de converſation a-t-il ? Vous avez déja eu l'honneur de cauſer avec lui.

MADAME DÉRIVILLE.

Vraiment, depuis deux jours je jouis de ce doux avantage : c'eſt un frondeur de tous nos uſages, un gros critique des mœurs de la ville, qui croit qu'il n'y a plus d'honnêtes gens, que dans les villages & les chaumieres ; encore penſe-t-il que leurs Habitans apprennent à ceſſer d'avoir une probité exacte, quand ils viennent à la ville commercer leurs denrées.

LE PETIT MAITRE.

Fort bien.

MADAME DÉRIVILLE.

Mettez par-deſſus tout cela un gros vernis d'érudition villageoiſe ou gothique, qu'il empâte d'une morale aſſommante. Eh bien ! mon mari trouve cela admirable ; & tout ce qu'il dit, eſt, pour lui, autant d'oracles.

LE PETIT MAITRE.

Oh ! parbleu, me voilà au fait. Allez, je vous ferai raiſon de tous deux ; & pour peu que vous vouliez bien me ſeconder..... nous nous amuſerons.

MADAME DÉRIVILLE.

Je vous avertis de vous tenir ferme dans vos raisonnemens. Cet homme n'est point du tout timide ; sa grosse franchise va toujours son train : il a ce ton d'indépendance & de liberté que donne une façon de vivre aisée, mais rustique.

LE PETIT MAITRE.

Oh ! j'entends, c'est un Jacques Rosbif, qui dit tout ce qu'il pense, sans jamais craindre de casser les vitres ; tant mieux, cela donnera encore plus de ressort à la conversation : il faut le balotter, vous & moi, d'une façon si adroite, que ni lui, ni même votre mari, ne puissent s'en douter.

MADAME DÉRIVILLE.

Le projet est délicieux... Que je vous ai d'obligation de rester à souper ! sans cela j'étois perdue.

SCENE IV.

SCENE IV.

MADAME DÉRIVILLE, LE PETIT MAITRE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *annonce.*

MONSIEUR Julien.

MADAME DÉRIVILLE, *au petit Maître.*

Quoi ! le voilà déja ? (*Au Laquais.*) Faites entrer.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE V.

MADAME DÉRIVILLE *travaillant à son métier*, LE PETIT MAITRE, M. JULIEN.

MADAME DÉRIVILLE.

MONSIEUR : voulez-vous bien prendre un fauteuil.

MONSIEUR JULIEN.

Non, Madame. Pour ma commodité, je resterai debout, si vous voulez bien ; voilà trois heures que je suis assis, à en être fatigué.

MADAME DÉRIVILLE.

Quoi ! le spectacle ne vous a-t-il pas amusé ?

MONSIEUR JULIEN.

Oh ! on ne peut pas moins, Madame. J'en reviens piqué d'avoir perdu mon tems à entendre des fadaiſes, des indécences ; & indigné de voir un ſi grand nombre de vos Ciſoyens de Paris aſſez ſots, ou aſſez peu honnêtes, pour s'aſſembler dans un lieu où l'on paie pour être étouffés à entendre de ſemblables ſottiſes.

LE PETIT MAITRE.

Vous êtes difficile, Monſieur. Le ſpectacle d'où vous venez eſt pourtant celui qui eſt maintenant le plus ſuivi.

MONSIEUR JULIEN.

En ce cas, cela me donne bien mauvaiſe idée des autres, ou un vrai mépris pour le goût qu'on a maintenant.

LE PETIT MAITRE.

Qu'eſt-ce qu'on vous a repréſenté ?

MONSIEUR JULIEN.

Des piéces qui m'ont paru faites aux dépens des mœurs, de l'honnêteté publique, & des choſes les plus reſpectables.

LE PETIT MAITRE.

Mais, encore, que vous a-t-on donné aujourd'hui.

MADAME DÉRIVILLE.

Arlequin & Scapin, Voleurs par Amour; & Blaise le Savetier.

LE PETIT MAITRE.

Eh bien ! la premiere piéce est une farce, à la vérité, mais très comique. Pour moi, je ris, comme un fou, à la Scène des Perruques, & au moment où Arlequin fait éternuer tous ses Juges avec son tabac, & les force à danser, avec leur gravité, au son de son flageolet.

MONSIEUR JULIEN.

Monsieur, si vous riez à de pareilles miseres, cela ne fait pas votre éloge; & je ne vous conseille pas de vous en vanter devant des gens qui auront un peu de bon sens. Pour moi, au lieu de rire, je n'ai cessé de hausser les épaules par un mouvement dont je n'ai pas été le maître.

MADAME DÉRIVILLE.

Monsieur n'aime point qu'on le fasse rire : il y a des personnes comme cela, qui ont de l'humeur, & qui se refusent à prendre du plaisir où les autres en trouvent.

MONSIEUR JULIEN.

Non, Madame, je n'ai point d'humeur : j'aime à rire autant qu'un autre, mais je ne ris pas de tout. Arlequin Sauvage, que j'ai vu il y a longtems, m'a beaucoup fait rire : on y a contrasté

plaisamment les mœurs simples d'un Sauvage avec les mœurs policées des Habitans des Villes ; la morale en est gaie & utile. Mais voulez-vous que je rie de voir, dans la premiere piéce du spectacle d'aujourd'hui, deux Coquins à pendre, qui donnent aux Spectateurs des leçons adroites de voler ; & qui, loin d'en être punis à la fin, tournent en dérision un tribunal de Magistrats assemblés pour les juger ? Voulez-vous que je rie de voir vos Acteurs, en robbes & en grandes perruques, jetter un ridicule sur vos Magistrats mêmes, en se moquant de leur air, de leur maintien, & même de leur habillement ? Un simple Procureur, en robbe, qu'on insulteroit aussi griévement dans la rue, obtiendroit une juste réparation d'honneur contre l'étourdi qui l'oseroit ; & sur votre Théâtre vous vous moquez de vos Magistrats, en les faisant chanter & danser aux ordres d'un insolent Criminel, qu'ils ont droit de condamner à la mort : en vérité, cela n'a pas le sens commun.

LE PETIT MAITRE.

Vous prenez trop les choses au tragique, Monsieur Julien ; & ce n'est qu'une plaisanterie, dont notre raison, en nous permettant de rire, ne fait aucune application avec les Magistrats que nous respectons.

MONSIEUR JULIEN.

En ce cas-là, que prétendez-vous donc représenter ? Des puérilités, puisque vous n'en pouvez faire aucune application raisonnable. Mais vous avez beau dire, le rire que cette indigne farce excite, séduit la raison du Spectateur ; & malgré lui, les originaux de la platte plaisanterie sont sacrifiés dans son idée à ce ridicule indécent & bouffon que jettent sur eux leurs copies.

LE PETIT MAITRE.

Mais, au moins, le jeu naturel & naïf de l'Arlequin, vous a-t-il fait quelque plaisir ?

MONSIEUR JULIEN.

Non, Monsieur, il ne m'a fait que de la peine, en voyant son talent si bassement employé ; sur-tout quand je me suis ressouvenu que dans une Piéce, qu'on appelle, je crois, *l'Embarras des Richesses*, il me faisoit verser les plus douces larmes. *Timon le Misanthrope* encore a produit sur moi le même effet.

MADAME DÉRIVILLE.

Oh ! vous nous citez-là de vieilles pieces que l'on ne joue plus. L'Ane de Timon se changeoit en homme : vous trouviez cela fort intéressant, n'est-ce pas ?

MONSIEUR JULIEN.

Oui, Madame, par la saine morale qui en résultoit ; mais je crois voir la métamorphose tomber malheureusement sur les Spectateurs, quand ils préferent à ces bonnes piéces, des farces aussi mépriſables.

MADAME DÉRIVILLE.

Monsieur : vous oubliez que j'ai une loge à l'année à ce Spectacle.

MONSIEUR JULIEN.

Ma foi, Madame, je suis fâché, pour vous, que vous employiez si mal votre argent.

LE PETIT MAITRE.

Monsieur aime, peut-être, mieux les Opéras Comiques ; & Blaise le Savetier, avec sa Musique charmante, ne sera, peut-être, pas traité si rigoureusement.

MONSIEUR JULIEN.

Blaise le Savetier, avec sa Musique charmante, aura le même sort, à-peu-près. D'abord, en fait de Musique, je ne connois que la Musique relative au personnage qui chante ; & j'aimerois mieux entendre votre Savetier, vos Recors, & votre Huissier à Verge, chanter des Vaudevilles & des Ponts-Neufs, que toute cette Musique savante, hors de nature, & au-dessus des talents des personnages. Du vrai au Théâtre

rien de bon sans lui : les hommes donnent assez dans le faux en particulier, sans leur donner des leçons de faux goût en public.

LE PETIT MAITRE *à Madame Dériville.*

Madame, voilà du Jacques Rosbif tout pur. (*A M. Julien.*) Et la piéce, Monsieur, au moins, vous m'avouerez qu'elle est plaisante.

MONSIEUR JULIEN.

Plaisante ! Je l'ai trouvée très indécente. Jamais au Théâtre on n'a mis le public en si basse & si mauvaise compagnie : jamais on ne lui a peint des mœurs si déshonnêtes ; un double adultere en action soutient toute l'intrigue de cette piéce ; & je ne peux pas rire de voir un Huissier inhumain, qui veut réduire, à la derniere misere, un pauvre Savetier, si sa femme ne condescend à ses idées criminelles, & qui va jusqu'à me rendre témoin des préliminaires d'un adultere en forme, en lui maniant le bras jusqu'au coude, & en salissant mon imagination des détails indécens qui se présentent à la sienne. Monsieur le Savetier a beau vouloir se vanger sur Madame Pince, je ne vois toujours dans cette intrigue qu'un double tableau de fourberies & d'adultere. Madame, vous pouvez disposer de votre loge pour qui vous voudrez ; je ne crois pas qu'on m'y ratrappe.

LE PETIT MAITRE.

Un moment, Monsieur : vous feriez grace à ce Théâtre, si vous en connoissiez vingt autres piéces qui sont taillées dans de bonnes mœurs, & qui ont cette vérité que vous vantez tant.

MONSIEUR JULIEN.

Cela peut être. Par exemple, l'autre jour, j'ai vu une piéce qui a laissé mon ame dans le sentiment d'honnêteté, où je tâche de la conserver : c'est, je crois, *Rose & Colas*. Elle m'a paru fort agréable. Les mœurs en sont honnêtes ; les actions naturelles, & rendues avec un dialogue naïf : mais c'est par le plaisir qu'elle fait, avec raison, à tous vos Spectateurs, que je n'ai pas conçu pour eux une grande idée de leur esprit & de leur judiciaire.

LE PETIT MAITRE.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

MONSIEUR JULIEN.

Pourquoi ? Je ne connois rien de si inconséquent que ce qui vous arrive, de vous intéresser véritablement aux piéces de ce genre, & de traiter, dans vos usages, les originaux qu'on vous peint dans ces piéces, avec autant de hauteur & souvent d'inhumanité que vous le faites.

LE PETIT MAITRE.

Oh! Monsieur Julien, doucement : vous allez tout exagérer, & nous ridiculiser sur les meilleurs Ouvrages de notre Théâtre Italien, ou sur la façon dont nous les sentons.

MONSIEUR JULIEN.

Non, Monsieur. Mon envie n'est point d'exagérer : je souhaite me tromper dans les raisons que je crois avoir de vous trouver inconséquents, vous autres amateurs de Spectacles, sur la façon dont vous voyez la piéce de *Rose & Colas*, & toutes celles qui lui ressemblent. Voici sur quoi j'établis les raisons de l'inconséquence que je vous reproche. Du milieu du plus grand faste, & de la vie la plus voluptueuse, vous venez vous amuser l'esprit, vous intéresser le cœur des tableaux naïfs qu'on vous offre au Spectacle d'une famille de Payſans. Leurs petits intérêts, leur ingénuité, l'honnêteté de leurs mœurs, la simplicité de leur existence, tout ce qui part de ces bonnes gens, vous affecte à la Comédie, y va jusqu'à votre ame; & comme si l'air pur de la campagne avoit passé sur le Théâtre, où on vous représente leurs Habitans, tout votre être se dilate à voir leurs naïves copies. Revenez dans vos maisons, traversez seulement la rue, de ces copies, qui vous ont fait le plus grand plaisir, les

originaux ſeront à peine regardés de vous comme des hommes ; ou ſi vous daignez les croire de votre eſpece, ce ſera toujours pour les humilier, & leur faire ſentir la ſupériorité d'un Maître ſur ſes Eſclaves. Quelle inconſéquence ! elle vous paroîtra impardonnable, ſi vous êtes capables de quelques réflexions.

LE PETIT MAITRE.

Monſieur Julien, vous avez la critique ingénieuſe. Mais, quoi ! voulez-vous que nous vivions avez les Payſans comme avec nos égaux, parceque la ſimplicité de leurs mœurs nous amuſe ſur nos Théâtres ?

MONSIEUR JULIEN.

Non ; mais je veux que vous en faſſiez plus de cas ; que vous les eſtimiez davantage.

LE PETIT MAITRE.

Nous nous amuſons de ces originaux-là, comme de leurs copies théâtrales, mais en les laiſſant à leur place. Quand je paſſe dans un Village, j'ai du plaiſir à voir danſer lourdement des Payſans & des Payſannes : leur ſérieux, une certaine gravité qu'ils conſervent dans leurs danſes, me divertit. Faut-il, pour cela, que je me mette du nombre, & que je danſe avec eux ? Point du tout : il en eſt de même de la repréſentation qu'on nous en fait au Théâtre ;

nous nous amuſons de les y voir, & nous les laiſſons à leur place par-tout ailleurs.

MONSIEUR JULIEN.

Allez : vous êtes des ingrats ; voilà le nom le plus doux que je puiſſe vous donner. Tous ces bonnes gens-là vous font vivre : vous venez prendre vos modeles de vertus dans l'honnêteté & la ſimplicité de leurs mœurs ; vous les eſtimez malgré vous au Théâtre, & ailleurs vous les mépriſez. Je n'en rabattrai rien : c'eſt le comble de l'ingratitude & de l'inconſéquence.

LE PETIT MAITRE, *à Madame Dériville.*

Ma foi, Madame, cet homme a le dialogue d'une dureté.... nous n'en tirerons rien : pour moi, j'y renonce....

MADAME DÉRIVILLE, *au petit Maître.*

Je vous l'avois bien dit.

SCENE VI.

M. DÉRIVILLE, M. PIANO-FORTÉ, *grand Muſicien*, MADAME DÉRIVILLE, LE PETIT MAITRE, M. JULIEN.

MONSIEUR DÉRIVILLE.

MADAME, ſoyez contente, voilà Monſieur Piano-Forté qui vient vous demander à ſouper. Bon ſoir, mon cher Monſieur Julien : vous voilà donc de retour....

MADAME DÉRIVILLE *quitte ſon métier de tapiſſerie.*

Ah ! votre ſervante, Monſieur Piano-Forté : il y a long-tems qu'on ne vous a vu. Pourquoi cela ?

MONSIEUR PIANO-FORTÉ.

Madame, vous êtes bien bonne : je travaille, depuis quelque tems, à un ouvrage ſpéculatif. Je compoſe un nouveau Traité vu en grand, qui, j'eſpere, me fera honneur par ſon utilité, & les nouvelles découvertes que j'y ai inſérées.

MADAME DÉRIVILLE.

Si vous étiez venu un moment plutôt, Monſieur auroit pu vous donner des idées ſur votre art dont il raiſonne fortement.

MONSIEUR PIANO-FORTÉ.

Monsieur est donc du métier ?

LE PETIT MAITRE, *à part avec Monsieur Piano-Forté.*

Oui, c'est un homme à systêmes qui vous étonnera.

M. DÉRIVILLE, *à M. Julien.*

Eh bien ! avez-vous été un peu content du Spectacle, de notre Musique ?

MONSIEUR JULIEN.

Oh ! on ne peut pas moins. Je l'ai dit, à Madame, le plus doucement qu'il m'a été possible.

MADAME DÉRIVILLE, *à part à Monsieur Piano-Forté.*

Il revient de la Comédie Italienne.

MONSIEUR PIANO-FORTÉ.

Monsieur a raison. Pour moi, je trouve qu'aujourd'hui tous nos Cultivateurs de cet art si utile aux hommes n'y entendent rien ; mais mon traité fera ouvrir les yeux. J'ai tout approfondi, & j'ai remonté pour cela à l'origine des choses.

M. JULIEN, *au petit Maître.*

Ce Monsieur est-il un Cultivateur ?

LE PETIT MAITRE.

Précisément & très habile. (*Bas à Madame*

Dériville.) Le bon quiproquo ! voyons ce qu'il nous produira.

M. Piano-Forté, *à M. Julien.*

Monſieur a, ſans doute, étudié les ſyſtêmes des anciens, a fait quelques découvertes, quelque traité particulier.

Monsieur Julien.

Moi, Monſieur ! non. J'ai ſuivi, j'ai étudié ſimplement la nature ; & trente ans d'expérience valent mieux, à mon gré, que tous les traités de tant de gens qui ſe mêlent de raiſonner & d'écrire ſans pratiquer, d'après une ſéche théorie qui ne produit rien qui vaille.

Monsieur Piano-Forté.

Auſſi, eſt-ce ſur la pratique que j'ai appuyé toutes mes raiſons ? Par exemple, mon Chapitre des Intervalles eſt d'une utilité ſans bornes, & on en tirera des fruits & une abondance étonnante.

Monsieur Julien.

Pour moi, je crois que les différentes méthodes peuvent être bonnes ou mauvaiſes, ſelon la différence des champs auxquels on les applique.

M. Dériville, *à M. Julien.*

Comment : je ne vous croyois pas ſi habile.

Vous êtes donc un Amateur? (*Au petit Maître.*) Cet homme eſt univerſel... étonnant...

MONSIEUR JULIEN.

Si je ne ſavois pas raiſonner, à mon âge, d'un art que je pratique depuis que j'exiſte, je ſerois bien mal adroit.

MONSIEUR PIANO-FORTÉ.

Monſieur, pour établir cette pratique, il eſt très néceſſaire d'étudier les anciens, j'y ai trouvé des choſes admirables.

MONSIEUR JULIEN.

Cela peut être; mais moi, j'ai opéré: je m'en ſuis tenu-là.

MONSIEUR PIANO-FORTÉ.

Il eſt pourtant bon de ſavoir les révolutions d'un art ſi important, pour arrêter le cours de nouvelles méthodes trop dangereuſes. Les Argiens, par exemple, ne firent-ils pas bien de condamner à l'amende celui qui, le premier, ſe mêla de la mode Mixo-Lydienne?

MONSIEUR JULIEN.

Ma foi, je ne ſais pas s'ils firent bien ou mal: je ne connois pas cette mode-là.

MONSIEUR PIANO-FORTÉ.

Comment, vous ne la connoiſſez pas? Si elle avoit pris, il s'en ſuivroit néceſſairement que nul compartiment ne ſeroit utile; ſinon, celui où l'on

uſe d'intervalles paires dans toutes ſortes de chants ; & c'eſt celui du ſyſtême Diatone & Tonien-Chrome, d'où nous eſt venu le chant Chromatique.

MONSIEUR JULIEN.

Monſieur, voilà des mots que je n'ai jamais entendus.

MONSIEUR PIANO-FORTÉ.

Ils ſont pourtant uſités dans la Muſique.

MONSIEUR JULIEN.

Quoi ! vous me parliez de Muſique ! Le moyen que j'aie pu vous entendre : moi, je croyois que vous me parliez d'Agriculture, c'eſt-là toute ma ſcience.

MONSIEUR PIANO-FORTÉ.

Quoi ! Monſieur n'eſt donc qu'un Laboureur ?

MONSIEUR JULIEN.

Pourquoi non, Monſieur ? Vous n'êtes bien, vous, qu'un Muſicien.

LE PETIT MAITRE, *à Madame Dériville.*

La mépriſe eſt délicieuſe. Quel dommage qu'elle n'ait pas pu durer plus long-tems !

MONSIEUR DÉRIVILLE.

Auſſi, je n'y comprenois rien.

LE PETIT MAITRE.

Eh ! Meſſieurs, ne prenez point d'humeur l'un contre

contre l'autre : vous êtes tous deux de fort honnêtes gens ; dans le monde chacun a ſes talents.

MONSIEUR PIANO-FORTÉ.

Il eſt vrai, tous les hommes ne peuvent pas être Laboureurs : ce ſeroit un monde trop ſingulier.

MONSIEUR JULIEN.

Il le ſeroit bien davantage, je crois, ſi tous les hommes étoient Muſiciens.

MONSIEUR DÉRIVILLE.

Allons, Meſſieurs : laiſſons cela, de grace, vous voilà tous deux au fait. M. Julien, parlons de toutes les obligations que je vous ai. Vous rendez ma terre d'un revenu conſidérable ; & tous les ans ma reconnoiſſance augmente, ſans ſavoir comment la ſatisfaire.

MADAME DÉRIVILLE *reprend ſon métier.*

Oh ! nous allons encore eſſuyer un détail terrible. Monſieur Piano-Forté, parlons de votre Traité de Muſique, cela m'amuſera.

MONSIEUR DÉRIVILLE.

Ah ! Madame, vous feriez bien mieux d'écouter ce détail : il eſt bien plus intéreſſant que toute votre Muſique... & M. Piano-Forté aura beau faire pour vous, jamais il ne vous vaudra quinze mille livres de rentes ; mais vous êtes folle de la Muſique... &....

MADAME DÉRIVILLE.

Oui, Monsieur Piano-Forté m'amusera ; & comme il est plus difficile de s'amuser que de s'enrichir, vous trouverez bon, qu'en fait de conversation, je lui donne la préférence.

M. DÉRIVILLE.

Eh bien ! causez donc avec M. Piano-Forté, tant qu'il vous plaira ; & nous, Monsieur Julien, mettons-nous-là. (*Ils s'asseient. Au petit Maître.*) Monsieur, vous avez une terre en assez mauvais ordre : si vous m'en croyez ; écoutez Monsieur Julien, & profitez des détails où il m'a promis d'entrer.

MADAME DÉRIVILLE, *au petit Maître.*

Si vous m'en croyez, vous écouterez plutôt M. Piano-Forté, qui va nous raconter le plan de ses nouvelles découvertes sur la Musique : cela est plus curieux.

LE PETIT MAITRE.

Laissez-moi faire. J'ai deux oreilles, de l'une j'écouterai M. Julien, & de l'autre M. Piano-Forté : ma tête est en état de digérer ces deux conversations à la fois.

M. DÉRIVILLE.

Oh ! oui, je crois que vous allez faire dans votre tête un beau galimatias.

LE PETIT MAITRE.

Ne vous embarraſſez pas, Meſſieurs : allez votre chemin ; je vous écoute tous deux.

Nota. *Ici la double converſation doit être ſenſée débitée en même tems*, juſqu'à la fin.

M. DÉRIVILLE.

La confiance que vous méritez, M. Julien, m'a juſqu'ici rendu peu curieux de ſavoir tous les changemens que vous avez faits dans ma terre depuis pluſieurs années ; mais le tableau doit en être délicieux : daignez me le tracer.

MONSIEUR JULIEN.

Je n'ai rien fait que ce que la choſe même m'a naturellement engagé de faire. Rien de plus ſimple que les opérations d'un bon Cultivateur, quand il connoît le profit qu'on peut tirer de la Nature & des Hommes.

MADAME DÉRIVILLE.

M. Piano-Forté, l'étude que vous avez faite de la Muſique ancienne, doit vous avoir ouvert une carriere admirable.

M. PIANO-FORTÉ.

Auſſi, Madame, c'eſt par où j'ouvre mon Traité. Rien de plus ſublime que les opérations d'un Muſicien, quand il connoît la grandeur & l'étendue de ſon art.

M. Julien, *à M. Dériville.*

D'abord, j'ai rendu votre petite riviere navigable, malgré tout le pays, qui, comme vous ſavez, s'eſt oppoſé mal-adroitement à ce deſſein. Vos chemins étoient mauvais, & il étoit impoſſible à vos Vaſſaux-Fermiers d'aller vendre leurs bleds ailleurs, parceque les frais du tranſport juſqu'au marché le plus prochain, auroient excédé le prix de la marchandiſe même; je les ai fait applanir, ferrer, & entretenir en bon état.

M. Dériville, *à M. Julien.*

Fort bien.

M. Piano-Forté, *à Madame Dériville.*

D'abord, je me ſuis ſervi de Pithagore, d'Architas, de Platon, & de tous les anciens Sages de la Grece, pour prouver que les mouvemens des Cieux & la révolution des Aſtres ne ſe faiſoient point ſans Muſique, parcequ'ils diſent que Dieu a fabriqué toutes choſes par accord & harmonie.

Madame Dériville, *à M. Piano-Forté.*

Effectivement, M. Piano-Forté, voilà qui eſt ſublime.

Le Petit Maitre.

Vous êtes un homme divin d'être parti de ce

principe harmonique. Par ce moyen, vous prouvez que la Muſique eſt un art céleſte.

M. Julien, *à M. Dériville.*

Une choſe auſſi ſimple. J'ai réformé votre parc qui avoit mille arpens ; & je n'en ai reſervé que les cent arpents qui ſont les plus près de la maiſon. J'ai converti le reſte en prairie, perſuadé que des vaches & des bœufs apportent plus de profits que des cerfs & des biches ; & vos quatre mille arpens de terre partagés en fermes ſont tous en valeur.

Le Petit Maitre.

C'eſt une opération bien ſimple, effectivement.

M. Piano-Forté, *à Madame Dériville.*

Une choſe bien plus admirable. J'ai fait voir que ce même Pithagore, ce grand & vénérable perſonnage, réprouvoit le jugement de la Muſique qui ſe fait par le jugement de l'ouie.

Madame Dériville, *à M. Piano-Forté.*

Quelle découverte ! mais elle eſt étonnante. Quoi ! Pithagore prétend que ce n'eſt pas par l'oreille que nous jugeons des ſons ?

M. Piano-Forté.

Oui, Madame, il le prétend. Il dit clairement que la vertu de la Muſique vient d'une

intelligence bien plus ſubtile & bien plus déliée : enfin, il ne la juge pas par l'ouie, mais par l'harmonie proportionnelle ; & il dit que c'eſt aſſez d'arrêter la connoiſſance de la Muſique au compoſé du Diapazon.

LE PETIT MAITRE.

Ma foi ! je ſuis de ſon avis.

MADAME DÉRIVILLE.

Voilà qui eſt admirable !

M. JULIEN, *à M. Dériville.*

Il en a réſulté naturellement que l'abondance qu'ont produite toutes ces terres en valeur, a fait augmenter le Bourg dont vous êtes Seigneur de plus de moitié ; & l'établiſſement d'un Marché dont je ſuis venu à bout, a donné un reſſort de Commerce à tout ce nouveau monde, & a fixé l'abondance dans le pays.

M. DÉRIVILLE, *à M. Julien.*

Quelle intelligence !

LE PETIT MAITRE, *à M. Dériville.*

C'eſt encore une choſe très facile à imaginer qu'un marché.

M. DÉRIVILLE, *au petit Maître.*

Eh ! Monſieur, écoutez M. Piano-Forté qui vous dit des choſes plus merveilleuſes...

LE PETIT MAITRE.

Quoi ! je l'écoute auſſi.

M. PIANO-FORTÉ, *à Madame Dériville.*

J'ai fait plus encore. J'ai détruit le syſtême de ceux qui ſoutiennent, ſans raiſon, que le dieze harmonique ne ſe peut prendre en conſonance de voix, comme font le ton & demi-ton : ils ne penſoient pas que par ignorance ils pourroient auſſi chaſſer la tierce magnitude, la quinte & la ſeptieme, dont l'une eſt de trois, l'autre de cinq, l'autre de ſept diezes ; & ils réprouvoient ainſi tous les intervalles qui ſont non pairs, comme inutiles, ce qui produiroit un déſordre affreux.

MADAME DÉRIVILLE, *à M. Piano-Forté.*

Oh ! que vous avez grandement fait de vous oppoſer à ce déſordre-là.

LE PETIT MAITRE.

Cela s'appelle un coup de partie.

M. JULIEN, *à M. Dériville.*

Mais ce qu'il y a de plus ſimple & de plus heureux : c'eſt qu'il ſe fait dans votre Bourg, au moyen de mille Habitans dont il eſt augmenté, une conſommation ſeulement de lait & de charbon, dont chaque article vous produit deux mille francs par an ; & que le fumier qui provient de ce gros Bourg, & qui ne coûte point de charroi, puiſqu'il eſt porté ſur vos terres par les charrettes de vos gens qui s'en chargent, au lieu

de revenir à vuide, après avoir porté des provisions dans ce nouveau Bourg, produit encore deux mille francs.

M. DÉRIVILLE, *à M. Julien.*

Ces trois articles seuls me valent donc deux mille écus. Voilà qui est admirable.

LE PETIT MAITRE, *à M. Dériville.*

Si vous voulez, oui, cela n'est pas mal adroit; mais l'article du fumier n'embellit pas trop votre recit, M. Julien.

MONSIEUR JULIEN.

Aussi, Monsieur, n'est-ce pas à vous à qui je prends la liberté de l'adresser ?

M. DÉRIVILLE, *au petit Maître.*

Et encore une fois, Monsieur, écoutez Monsieur Piano-Forté.

LE PETIT MAITRE.

Allons, allons : je ne vous dirai plus mot.

M. PIANO-FORTÉ, *à Madame Dériville.*

L'endroit le plus délicieux de mon Traité, est celui où, en m'étayant des écrits de Théophraste touchant la Musique, je fais voir qu'elle a trois principes, la douleur, la volupté & le raviſſement d'esprit. Chacune de ces trois causes détermine diversement les intonations de la voix; & comme l'amour contient en soi ces trois causes primitives, je le fais naturellement le Dieu de la Musique.

MADAME DÉRIVILLE.

Oh ! voilà qui eſt galant, M. Piano-Forté ; voilà qui eſt charmant.

LE PETIT MAITRE, *à Madame Dériville.*

Il a des idées qui n'appartiennent qu'à lui, quoiqu'elles paroiſſent toutes ſimples, toutes naturelles.

MADAME DÉRIVILLE.

L'Amour, le Dieu de la Muſique. Oui, cela eſt tout ſimple ; mais ce ſimple eſt du ſublime.

LE PETIT MAITRE.

Je le penſe comme vous.

M. DÉRIVILLE.

Oh ! mais vous parlez ſi haut, qu'on ne peut plus s'entendre. M. Julien, croyez moi, paſſons dans mon cabinet, & laiſſons ces fous-là babiller tant qu'ils voudront de leur Muſique.

MADAME DÉRIVILLE.

Eh ! Monſieur, vous auriez dû prendre ce parti-là d'abord.

SCENE VII ET DERNIERE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME eſt ſervie.

M. DÉRIVILLE.

Ah ! tant mieux, Monſieur Julien, nous cauſerons un moment enſemble après ſoupé, mais en particulier ; car toutes ces têtes-là ne ſont point dignes de notre converſation.

MADAME DÉRIVILLE.

Dites que c'eſt vous qui n'êtes point dignes de la nôtre : avec votre charbon & votre fumier. Ces deux mots-là ſont venus juſqu'à mon oreille, & m'ont porté à la tête. J'y ai un mal affreux.

MONSIEUR JULIEN.

Madame, vous êtes à plaindre de l'avoir ſi délicate : il eſt vrai que ces mots-là ne prêtent gueres à la Muſique : j'en ſuis fâché.

M. DÉRIVILLE, *à M. Julien.*

C'eſt moi qui ſuis fâché que vous trouviez ma femme ſi peu raiſonnable ; mais j'ai beau dire, j'ai beau la prêcher, vous ſavez que...

Fin de la ſixieme Piéce.